

*L'ART
DE CHOISIR SA MAÎTRESSE*



Cette lettre, datée du 25 juin 1745, a été retrouvée dans la correspondance privée de Benjamin Franklin. On ne sait pas grand chose de ce texte, on ne sait, entre autre, à qui il était adressé et s'il fut jamais envoyé.



Mon cher ami,

JE ne connais pas de remède adéquat pour atténuer le violent penchant dont vous me faites part. D'ailleurs, s'il en existait un, je ne crois pas que je devrai vous l'indiquer car l'unique antidote à vos difficultés semble bien être le mariage. L'état matrimonial est le plus naturel pour l'homme, et mieux encore, c'est celui qui vous apportera avec certitude un bonheur durable. Vos réticences à vous y engager sur le champ me semblent sans fondement. En effet, les quelques avantages que vous escomptez tirer de cette renonciation ne sont pas seulement hasardeux, ils sont surtout bien peu de choses en comparaison du fait lui-même, être marié et installé. C'est l'union de l'homme et de la femme qui génère un être humain complet. Lorsqu'ils sont séparés, elle désire la force de son corps et la solidité de sa raison ; lui, sa douceur, sa sensibilité et la finesse



de sa sagacité. Ensemble, ils sont mieux armés pour réussir dans le monde. Un célibataire est fort loin d'avoir la valeur et les qualités qu'il aurait pu atteindre dans le mariage. C'est un animal incomplet. Il ressemble à la moitié dépaireillée d'une paire de ciseaux. Si vous avez une épouse robuste et avisée, votre diligence dans votre profession, aidée par sa bonne gestion, suffira à votre fortune.

Mais si vous ne tenez pas compte de ce conseil, et persistez à penser que le commerce avec le beau sexe est inévitable, je vous répète alors mon précédent avis : quant à l'objet de vos amours, vous devriez *préférer les femmes mûres aux plus jeunes*. Vous me rétorquez que c'est une incongruité, et demandez mes raisons. Les voici :

Premièrement,
parce qu'elles connaissent mieux le monde et que leur esprit s'est nourri de maintes observations, leur conversation s'est enrichie et sera plus durablement plaisante.

Deuxièmement,
parce que lorsque les femmes cessent d'être belles, elles s'efforcent de devenir bonnes. Pour conserver leur influence sur les hommes, elles compensent l'altération de leur beauté par l'augmentation de leur utilité. Elles apprennent à rendre mille services, du plus petit au plus grand, et sont les plus tendres et les plus utiles des amies quand vous êtes malade. Ainsi, restent-elles aimables. Il est en effet bien difficile de trouver une femme mûre qui ne soit excellente.

Troisièmement,
parce qu'il n'y a pas de risque d'enfants. Ceux-ci, lorsqu'ils sont produits irrégulièrement, peuvent parfois s'assortir de nombreux inconvénients.

Quatrièmement,
parce que grâce à leur grande expérience, elles sont plus prudentes et discrètes dans la conduite d'une intrigue afin de prévenir les soupçons. Une liaison avec elles est, de plus, sans danger pour votre réputation. Quant à la leur, si l'affaire

venait à se savoir, on peut considérer que les gens seraient plus enclins à absoudre une femme d'un certain âge de s'être gentiment préoccupée d'un jeune homme, de l'avoir formé par ses conseils et d'avoir évité ainsi qu'il ruine sa santé et sa fortune avec de vénales prostituées.

Cinquièmement,
parce que dans chaque animal qui marche debout, la carence des fluides nourrissant les muscles apparaît tout d'abord dans la partie haute : le visage, en premier lieu, devient mou et froissé ; puis le cou ; puis le torse et les bras ; et cela continue avec les parties basses qui s'empâtent alors définitivement. Si l'on s'avise de dissimuler le haut de leur corps sous un panier et de ne considérer que ce qui est plus bas que la ceinture, il est impossible entre deux femmes de différencier une vieille d'une jeune. Et de même que la nuit tous les chats sont gris, le plaisir ou la jouissance physique avec une vieille femme est au moins égal, voire même souvent supérieur. C'est grâce à la pratique que le tour de main s'améliore.

Sixièmement,
parce que le péché est moindre. Débaucher une vierge peut causer sa perte et la rendre malheureuse sa vie durant.

Septièmement,
parce que le remord est moindre. Avoir rendu une jeune fille *malheureuse* peut vous faire ressasser de sombres pensées ; rien de tout cela pour avoir rendu une femme mûre *heureuse*.

Huitième et dernièrement,
elles sont *si reconnaissantes* !

Cela fait beaucoup pour une simple incongruité. Mais je persiste néanmoins à vous conseiller un prompt mariage, sincèrement.

Votre ami affectionné,

B. Franklin

*UN BON
AGENT DE POLICE*



En 1729, Benjamin Franklin rachète la Gazette de Pennsylvanie publiée à Philadelphie et en fait rapidement le journal le plus lu et le plus rentable de l'Amérique coloniale grâce à un mélange de sujets graves et légers, de vraies nouvelles et de faux faits-divers à la manière de ce petit texte publié le 24 juin 1731.



IL paraît évident que, ces temps derniers, une malheureuse planète grincheuse se pose en rivale de Vénus pour diriger nos intrigues amoureuses. D'après ce que nous avons appris, c'est le mardi de la semaine passée qu'un certain agent de police s'entendit avec une de ses voisines pour effectuer une *ronde de nuit* avec elle. Elle promet donc de laisser une fenêtre ouverte pour qu'il puisse la rejoindre. Mais comme il faisait sa ronde dans le noir, il se trompa de fenêtre et entra dans une chambre où était couchée une autre femme, dont le mari dormait dans un lit tout proche. La pauvre femme, devinant bientôt qu'il ne pouvait s'agir de son époux, fit tant et tant d'histoires que cela réveilla le brave homme. Celui-ci, trouvant ce lieu investi sans sa permission, commença à rouer de coups l'intrus, sans aucune pitié. On peut penser que notre



pauvre galant malchanceux, s'il n'avait courageusement appelé au secours (comme s'il était en train de requérir de l'aide *au Nom du Roi*), et ainsi donné l'alarme à toute la maisonnée, n'aurait pas eu plus de chance de rester en vie entre l'épouse et le mari qu'un morpion pris entre deux ongles.

ANTHONY AFTERWIT



Benjamin Franklin a bien souvent utilisé la Gazette de Pennsylvanie pour promouvoir son idéal de vie économe et industrieux, mais toujours avec la volonté de distraire. Cette parabole, publiée dans le numéro du 24 juillet 1732, est sensée avoir été envoyée au journal par Anthony Afterwit, littéralement Anthony Le-sage-tardif.



JE suis un honnête marchand, qui n'a jamais fait de mal à personne. Mes affaires prospéraient tranquillement lorsque j'étais célibataire; mais j'ai rencontré récemment quelques difficultés, et je prends la liberté de vous en dresser un bref aperçu.

Dans les temps où je commençais à fréquenter celle qui est désormais mon épouse, son père déclarait à qui voulait l'entendre que si elle choisissait d'épouser un homme qu'il agréait, il lui donnerait 200 £ le jour de son mariage. Il est vrai qu'il ne me l'a jamais dit personnellement, néanmoins il m'a toujours reçu dans sa maison avec beaucoup de gentillesse, et semblait accueillir favorablement ma cour. Je formais de nombreux agréables projets pour utiliser au mieux ces 200 £, et ce faisant, négligeais dans une certaine mesure mes activités.

